Vestris y régnait en souverain. Appelé à remplacer un de ses camarades malade, il dansa à l'improviste le rôle de Zéphyre du ballet de *Psyché* et se fit remarquer à ce point que dès ce jour Vestris eut en lui un rival et que l'Opéra se divisa en deux camps. Le public entra dans la querelle avec une vivacité telle que le poëte Berchoux y trouva le sujet d'un petit poëme intitulé la *Danse* ou la *Guerre des dieux de l'Opéra*. Cependant Vestris, bien qu'il fût inquiet des grands succès qu'obtenait Duport, avait l'air de les ignorer, et, lorsqu'on lui demandait ce qu'il pensait de son rival, il ne manquait jamais de répondre : « De qui me parlez-vous? — De Duport. — Ah! oui, Duport! un petit bonhomme qui tourne, qui tourne! » Et il traçait vivement avec son index de petits ronds en l'air. Duport, las de la position que ces débats lui faisaient, y mit fin par la fuite, et, laissant son fier collègue tranquille possesseur du trône de Terpsichore, passa en Russie. Ce fut par une nuit du mois de mai 1808 qu'habillé en femme il se sauva de l'Opéra, comme une jeune fille enlevée, dans une voiture à trois chevaux, en compagnie d'une tragédienne alors fort célèbre. Le lendemain avait lieu la seconde représentation aux Français d'*Artaxerce*, de Delrieu, tragédie dans laquelle Mlle Georges remplissait le rôle de Mandane, et l'on apprit alors seulement que cette dernière avait quitté secrètement la capitale. On remarqua que cette fugue de Mlle Georges coïncidait avec la subite disparition de Duport, et les suppositions les plus naturelles circulèrent à grand bruit dans le monde artistique. Duport demeura jusqu'en 1816 à Saint-Pétersbourg, où sa sœur était allée le retrouver. La légèreté de son jeu, sa grâce et sa précision portèrent sa réputation à son comble et lui valurent une ample récolte de bravos, de roubles et de présents. Il passa ensuite en Autriche où l'accompagna sa célébrité et où l'attendaient les plus beaux triomphes. Après avoir formé de nombreux élèves, et dirigé pendant longtemps le théâtre de la Porte de Carinthie, à Vienne, il se retira de la scène et revint à Paris. On lui doit plusieurs ballets, entre autres : *Atys et Galatée*, *Figaro* et le *Volage fixé*, donnés tous les trois à notre grand Opéra.

DUPORT (Paul), auteur dramatique français, neveu du précédent, né à Paris le 22 avril 1798, mort dans la même ville le 26 décembre 1866. Dès l'âge de quinze ans, au cours même de ses brillantes études au lycée Charlemagne, il composa une tragédie, et en 1815, pendant les Cent-Jours, étant élève dans la classe de rhétorique de M. Villemain, il en improvisa une seconde intitulée *Dion*, qui fut lue devant le comité du Théâtre-Français et reçue à corrections. Casimir Delavigne lui avoua un jour qu'en entendant parler d'un succès si rare et si étonnant chez un poëte de son âge, il lui avait porté envie. Paul Duport se sentait entraîné par sa vocation vers les études profondes et les travaux sérieux; mais il n'avait pas de fortune, et les nécessités de la vie lui imposèrent une tout autre voie. Après avoir terminé ses études, il écrivit des *Essais sur Shakspeare*, collabora à la *Biographie universelle* et à plusieurs recueils de littérature, puis se tourna de nouveau vers le théâtre. Mais ce ne fut en quelque sorte que par un effort violent, dont la durée le fatigua beaucoup, qu'il parvint à conquérir une place éminente dans un genre secondaire, et que pendant une trentaine d'années il obtint un grand nombre de succès sur les scènes du Vaudeville, du Gymnase-Dramatique, des Variétés, du Palais-Royal et de l'Opéra-Comique. Ses collaborateurs habituels, qu'il égala bientôt en fécondité, furent principalement Ancelot, Bayard, Duvert et Lausanne, Scribe, de Planard, Mélesville, Etienne Arago, Deforges, Théaulon, Chapelle, Des Vergers, de Saint-Hilaire. Bien qu'il ait donné quelques ouvrages au Théâtre-Français, ses succès ont surtout été obtenus dans le genre du vaudeville. Parmi les pièces de cet auteur, imprimées pour la plupart dans les collections spéciales, nous citerons notamment : avec M. Duvert, *Kettly* ou le *Retour en Suisse* (1828); avec Bayard : *Marie Mignot*, l'*Incendie*, *Claire d'Albe* et la *Fille de l'Avare* (1835); avec M. Edouard Monnais : la *Première Cause*, la *Contre-lettre*, les *Trois Catherine* (1831); *Miss Kelly* (1839); avec Scribe : le *Quaker et la Danseuse* (1831); le *Chaperon* (1832); *Un trait de Paul Ier*, la *Dugazon* (1833); avec Mélesville : *Emmeline*, *Père et Fils* (1837); avec M. Paul Foucher : *Coliche*, l'*Ecrin* (1843); avec Ancelot : les *Pontons de Cadix*, la *Petite Maison*, *D'Aubigné*, *Un mariage sous l'empire*, *Dieu vous bénisse!* (1839); la *Grisette et l'héritière*, *Quitte ou double* (1840); *Une dame de l'empire*, la *Champmeslé*. C'est surtout au Gymnase que Paul Duport a triomphé, et la plupart des ouvrages suivants y ont été représentés : l'*Orpheline* (1829); l'*Oubli* ou *la Chambre nuptiale* avec M. Etienne Arago, et *Noblesse et roture* (1830); la *Puritaine* (1833); la *Vendéenne* (1837), qui servit, on le sait, de début à Mlle Rachel; le *Secret d'une mère* (1837) avec M. Edouard Monnais; le *Dépositaire* (1839); le *Nouveau Bélisaire* (1840); le *Bonheur sous la main* (1843). Parmi ses opéras-comiques, nous rappellerons : le *Livre de l'ermite* (1831); le *Marchand forain* (1834); le *Perruquier de la Régence* (1838), avec M. de Planard; la *Dame d'honneur* (1838); le *Cent-Suisse* (1840), avec M. Edouard Monnais; les *Treize* (1839); le *Kiosque* (1842), avec Scribe. N'oublions pas le *Mannequin de Bergame*. Il a encore fait représenter deux comédies en prose, l'une avec M. L. Halévy, *Carte blanche* (1839); l'autre avec Scribe, la *Tutrice* (1844).

Dès que Paul Duport, homme de talent et de savoir, eut atteint le but qu'il ne cessait de poursuivre et qu'il se fut assuré par ses constants labeurs une indépendance honnête, il déserta la carrière dramatique et vécut dans la retraite au milieu de sa famille et de quelques amis fidèles. Il se replongea tout entier et avec délices dans ses études chéries, dans ses vastes lectures, dans ses méditations, dans ses extraits et dans ses notes, dont il a laissé, paraît-il, plusieurs volumes. Sa santé était depuis longtemps considérablement affaiblie lorsque la mort vint le frapper. Il prévoyait l'heure fatale avec un calme inaltérable. Il régla lui-même le cérémonial de ses obsèques d'après certaines idées qui lui étaient propres, et, par un acte de volonté formelle, défendit à ses amis de le conduire à sa dernière demeure. Paul Duport a laissé le souvenir d'un homme de cœur et d'esprit. De ses nombreux ouvrages on ne reprend plus guère aujourd'hui, et de loin en loin, que la *Fille de l'Avare*, un des triomphes de l'acteur Bouffé. Quant aux autres, ils n'ont pas survécu, à quelques exceptions près, mais on se souvient encore du plaisir qu'ils ont causé et de la vogue dont ils ont joui à leur apparition. Paul Duport, qui depuis longtemps avait rompu avec le public, avait pu juger quelques mois avant sa mort, lors de la reprise d'une de ses pièces, que le public, lui, n'avait pas rompu avec son talent.

DUPORT-DUTERTRE (François-Joachim), littérateur français, né à Saint-Malo en 1715, mort en 1759. Il était entré d'abord dans la société des jésuites, mais son caractère indépendant ne put se faire aux entraves de la discipline de Loyola, et il se hâta de rentrer dans la vie civile. Sa vie tout entière fut consacrée à la culture des lettres; mais il ne paraît pas que ses ouvrages aient fait grand bruit en leur temps. Ils sont absolument oubliés aujourd'hui. Voici les titres des principaux : *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* (1751, 3 vol. in-12); *Bibliothèque amusante et instructive* (Paris, 1755, 3 vol. in-12); *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres* (Paris, 1754, 8 vol. in-12), continué par Désormeaux.

DUPORT-DUTERTRE (Marguerite-Louis-François), homme politique français, fils du précédent, né à Paris en 1754, décapité en 1793. Il s'occupa d'abord de littérature, s'adonna ensuite à l'étude du droit, et, reçu avocat en 1777, exerça avec un certain talent jusqu'en 1789. Bien que de mœurs paisibles et d'un caractère modéré, il adopta les principes de la Révolution, devint successivement membre de l'assemblée des électeurs de Paris, lieutenant du maire, et enfin, par l'influence de La Fayette, ministre de la justice et garde des sceaux en remplacement de Champion de Cicé (1790). Dans ses nouvelles fonctions, il sut mériter l'estime et la confiance du roi, qui cependant n'aimait guère ses nouveaux ministres. Pendant tout le temps qu'il conserva son portefeuille, il fut constamment aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, que vinrent encore accroître la fuite de Louis XVI et l'arrestation de Varennes. Duport-Dutertre avait, sur l'ordre de ce prince, remis à l'assemblée le sceau de l'Etat; il fut forcé de le reprendre et d'en sceller les décrets de l'assemblée. Ainsi il dut lui-même signer l'ordre d'arrestation du roi. En mars 1792, il fut accusé par Brissot et Saladin de s'être opposé à la guerre contre l'Allemagne, et acquitté à la suite des chaleureux plaidoyers de Beugnot et de Quatremère de Quincy. Il donna alors sa démission et vécut dans la retraite jusqu'au 10 août 1792. Décrété d'accusation après cette journée, il parvint à échapper pendant un an aux perquisitions, mais fut enfin découvert, condamné et exécuté le même jour que Barnave. Duport fut un des collaborateurs du *Journal de Deux-Ponts* et l'un des auteurs présumés de l'*Histoire de la Révolution par deux amis de la liberté*, continuée par Kervisan (1790-1802, 20 vol. in-8°). De plus, il a laissé ces deux ouvrages : *Moyens d'exécution pour les jurés au criminel et au civil, rédigés en articles* (1790, in-8°); *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire* (1790, in-8°).

DUPORT-LAVILLETTE (Jean-Pierre), jurisconsulte français, né à Grenoble en 1757, mort dans cette ville en 1827. Il joua un rôle des plus effacés pendant la Révolution, dont il avait adopté les idées, et, sous l'empire, fut élu député pendant les Cent-Jours, puis exilé comme bonapartiste lors de l'affaire Didier. Duport-Lavillette put bientôt après revenir dans sa ville natale, où il jouit d'une grande réputation comme avocat consultant. On a de lui : *Questions de droit tirées des consultations, des mémoires et des dissertations de M. Duport-Lavillette* (Grenoble, 1829-1832, 7 vol. in-8°).

DUPORTAIL (Lebègue), général français, mort en 1802. Il appartenait au corps du génie lorsqu'il se rendit en Amérique pour prendre part à la guerre de l'indépendance. Il s'y fit remarquer par ses talents militaires, se lia avec La Fayette, revint en France avec le grade de général de brigade, puis passa quelque temps à Naples, où il avait été appelé pour former les troupes de ce royaume. Nommé maréchal de camp en 1788, Duportail fut appelé deux ans plus tard, grâce à ses relations avec La Fayette, à prendre le portefeuille de la guerre. Il permit aux soldats de fréquenter les clubs, de se mêler aux discussions politiques, et fut accusé pour ce fait de porter atteinte à la discipline de l'armée. Attaqué par le parti royaliste, Duportail se vit bientôt en butte à des attaques non moins vives de la part des révolutionnaires, qui l'accusèrent de laisser les volontaires sans armes et les places des frontières sans défense. Vainement le ministre montra qu'il ne pouvait être responsable de la pénurie des finances et de l'état de désorganisation dans lequel se trouvait l'administration de la guerre, il ne put parvenir à détourner l'orage qui grondait sur sa tête et donna sa démission en décembre 1791. Décrété d'accusation l'année suivante, il parvint à se cacher, puis à passer en Amérique. Après le coup d'État du 18 brumaire, il reçut l'autorisation de rentrer en France, mais il mourut pendant la traversée.

DUPOTET (Jean-Henri-Joseph), vice-amiral français, né à Changey, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) le 17 décembre 1777, mort à Paris le 19 janvier 1852. Il voulut d'abord servir dans l'armée de terre et se fit recevoir à l'Ecole militaire; mais celle-ci ayant été supprimée à la Révolution, Dupotet s'embarqua, comme simple novice, à bord de la frégate la *Junon*, passa comme timonier sur l'*Alceste*, et se fit remarquer, en 1795, au combat des îles d'Hyères, où il conquit le grade d'aspirant de seconde classe. L'année suivante il fut fait prisonnier avec la corvette l'*Unité*, au mouillage de Bone; mais, rendu bientôt après à la liberté, il s'embarqua, comme aspirant de première classe, sur le *Jean-Jacques-Rousseau*, de la division du contre-amiral Villeneuve, fit partie, en 1799, comme enseigne de vaisseau, de l'état-major de l'amiral Bruix, et prit part, en cette qualité, à la belle campagne de la Méditerranée. Il servit ensuite sous le contre-amiral Delmotte, s'embarqua sur le *Scipion* et rejoignit, près de Samana, la flotte du vice-amiral Villaret-Joyeuse. Arrivé au cap Français, le *Scipion* trouva la colonie mise à feu et à sang par les noirs révoltés et dut forcément se borner à recueillir les colons échappés au massacre.

Dupotet fit une seconde campagne à Saint-Domingue, sur l'*Argonaute*; il y tomba malade de la fièvre jaune et ne dut la vie qu'aux soins d'un noir, ancien cuisinier de Toussaint-Louverture, qu'il avait pris à son service pour le soustraire à la mort. Nommé lieutenant de vaisseau en 1803, il déploya sur le *Redoutable* la plus remarquable valeur, à la funeste bataille de Trafalgar (21 octobre 1805). Nelson étant tombé blessé à mort sur son banc de quart, Dupotet voulut profiter de la consternation qui se répandit alors parmi les Anglais, pour enlever à l'abordage le *Victory*; mais deux autres vaisseaux anglais vinrent au secours de celui-ci, et le *Redoutable*, criblé de mitraille, fut tellement maltraité qu'il s'abîma pendant la nuit dans les flots. Parmi les 643 hommes qui le montaient, 169 seulement furent sauvés, et, parmi eux, Dupotet, qui avait été atteint d'une balle au genou. A la suite de cette journée, il fut attaché en qualité d'aide de camp à la personne du duc Decrès, ministre de la marine, puis promu au grade de capitaine de frégate et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il fut ensuite envoyé à Flessingue, où il exerça successivement les fonctions de chef militaire chargé des mouvements et de commandant supérieur avec sept vaisseaux sous ses ordres. Le 16 janvier 1808, il sauva la ville de Flessingue d'une inondation effrayante, grâce à son énergie et au concours empressé de ses marins.

Revenu en France en 1809, il se couvrit de gloire en livrant un combat aux Anglais à l'embouchure de la Gironde. Sorti de cette rivière avec le *Niémen*, frégate de 44 canons construite à Bordeaux, et dont il avait fait lui-même l'armement, il rencontra une frégate anglaise de 48 canons, nommée l'*Amethyst*, qu'il força d'amener son pavillon, après six heures et demie d'une action des plus sanglantes; mais, au moment où il allait amariner sa prise, une autre frégate anglaise, l'*Arethusa*, de 48 canons, arriva sur le champ de bataille, et l'*Amethyst* en profita pour recommencer le feu. Malgré l'inégalité de la lutte, le *Niémen* se défendit avec la plus rare énergie jusqu'au lendemain matin, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité, après la plus vive et la plus honorable résistance. Le brave Dupotet resta cinq ans prisonnier en Angleterre, et dans l'intervalle fut promu capitaine de vaisseau, en 1811.

Sous la Restauration, Dupotet, nommé officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, fit sur la *Flore*, en 1818, une croisière dans la Méditerranée, devint en 1819 capitaine de pavillon et chef d'état-major du contre-amiral Duperré, commandant de la station des Antilles, auquel il succéda plus tard, d'abord comme commandant provisoire de cette station, puis, en 1828, comme commandant définitif. Il fut nommé en même temps contre-amiral. Porté à la préfecture maritime de Brest en 1830, il y organisa l'expédition d'Alger, devint peu après gouverneur de la Martinique et y réprima des insurrections provoquées par la révolution nouvelle. Dupotet fut ensuite fait grand officier de la Légion d'honneur et entra au conseil de l'amirauté. En 1835, il alla commander la station du Brésil et de la mer du Sud, fut chargé du blocus des côtes argentines en 1838 et promu au grade de vice-amiral en 1841. Quatre ans plus tard, en 1845, il fut admis dans le cadre de réserve, après 52 ans de service.

DUPOTET (J. de Sennevoy, baron), écrivain français, né à La Chapelle (Yonne) en 1796. Il adopta fort jeune les idées de Mesmer, s'attacha, comme Puységur, à démontrer l'efficacité du magnétisme pour la guérison de certaines maladies et fit, à l'Hôtel-Dieu de Paris, des expériences à la suite desquelles l'Académie de médecine nomma, en 1826, une commission chargée d'examiner la réalité scientifique des faits avancés par M. Dupotet. Celui-ci fonda, l'année suivante, le *Propagateur*, organe de ses doctrines, qui disparut en 1845, lors de la création du *Journal du magnétisme*. Entre autres écrits, le baron Dupotet a publié : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8°); *Cours de magnétisme* (1834, in-8°); *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8°); la *Magie dévoilée* (1852, in-4°), ouvrage dans lequel l'auteur, s'abandonnant aux rêveries de son imagination, se pose en rénovateur des sciences occultes. On lui doit encore : *Traité complet de magnétisme animal* (1856, in-8°); *Thérapeutique magnétique* (1863, in-8°), ouvrage dans lequel il traite de l'application du magnétisme à la guérison des maladies, etc.

DUPOTY (Michel-Auguste), publiciste français, né à Versailles en 1797, mort en 1864. Il prit, sous la Restauration, une part active aux luttes qui amenèrent l'expulsion des Bourbons, se signala par son républicanisme ardent et combattit avec non moins de zèle le gouvernement issu de la révolution de 1830 dans le *Vigilant de Seine-et-Oise*, qu'il fonda; dans le *Réformateur* et dans le *Journal du Peuple*, dont il prit la direction. Lors de l'attentat de Quesnel sur le duc d'Aumale (1841), Dupoty fut poursuivi, traduit devant la Chambre des pairs sous l'inculpation de complicité morale, défendu par Ledru-Rollin et condamné, pour ce délit de nouvelle espèce, à une détention de cinq ans. Cet inqualifiable arrêt de la cour des pairs provoqua dans le journalisme indépendant de Paris et des départements une chaleureuse protestation qui demeura sans résultat, et ce fut seulement lors de l'amnistie de 1844 que Dupoty put recouvrer la liberté. Après la proclamation de la République, en 1848, il se présenta, mais en vain, aux suffrages des électeurs. A partir de ce moment il ne joua plus qu'un rôle des plus effacés, s'occupa de sciences naturelles et publia, en 1851, un ouvrage intitulé : *Promenades au Muséum*.

DUPPA (Brian), prélat anglais, né à Lewisham (comté de Kent) en 1588, mort à Richmond en 1662. Il voyagea en France et en Espagne, entra dans les ordres, devint successivement doyen de Christ-Church (1629), chancelier de l'église de Sarum (1634), chapelain de Charles Ier, précepteur du prince de Galles, évêque de Chichester, puis de Salisbury. Pendant la Révolution, Duppa suivit Charles Ier dans l'île de Wight, fut emprisonné avec lui, aida, dit-on, le roi a écrire l'*Eikon basilikè*, puis vécut dans la retraite jusqu'à la restauration de Charles II, qui le nomma grand aumônier et évêque de Winchester. Il a laissé, entre autres écrits : *Angels rejoicing for Sinners repinting* (1648); *A guide for the penitent* (1668).

DUPPA (Richard), écrivain anglais, mort en 1831. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : la *Vie et les œuvres littéraires de Michel-Ange Buonarotti* (1806); *Eléments de botanique* (1809, 3 vol. in-8°); *Vie de Raphaël* (1816); les *Œuvres de Michel-Ange avec un plan de Saint-Pierre* (Rome, 1816); *Voyages en Italie* (1828); *Voyage sur le continent, en Sicile et dans les îles Lipari* (1829).

DUPPEL, village de Prusse, prov. du Sleswig, sur la côte du Petit Belt, vis-à-vis de Sonderbourg, ville de l'île d'Alsen. Ce village est un point stratégique fortifié qui a joué un rôle assez important dans ces dernières années pendant les guerres que le Danemark a soutenues contre les troupes de la Confédération germanique. Le 29 mai 1848, il s'y livra un combat entre les troupes fédérales et les Danois qui restèrent maîtres du champ de bataille. Le 13 avril 1849, les remparts de Duppel furent pris d'assaut par les Allemands. Pendant la guerre de 1864, les Danois en avaient fait, en ayant recours à toutes les ressources de l'art moderne, une position à peu près imprenable; mais elle n'en fut pas moins enlevée par les Prussiens, le 18 avril, après un siége et un bombardement qui durèrent près de deux mois.

DUPPION s. m. (du-pi-on — du lat. *duplex*, double). Econ. rur. Cocon de ver à soie qui est doublé : *Les* DUPPIONS *sont produits par le travail réuni de deux vers; cet amalgame entrelace tellement les deux fils ensemble, que le dévidage en est très-difficile et souvent impossible.* (Falcot.)

DUPPLIN, village d'Ecosse, comté et à 7 kilom. S.-O. de Perth, sur l'Earn; 225 hab. En 1332, les Anglais y remportèrent une victoire sur les Ecossais.

DUPRAT (Antoine), cardinal, chancelier de France et principal ministre de François Ier, né à Issoire (Auvergne) en 1463, mort en 1535. Il était président au parlement de Paris, quand Louise de Savoie l'attacha par des bienfaits aux intérêts de son fils, le comte d'Angoulême, depuis François Ier. En montant sur le trône (1515), ce prince nomma Duprat chancelier et le chargea de négocier le concordat avec Léon X. Pour remédier aux continuels besoins d'argent du roi, A. Duprat se prêta à l'augmentation des tailles et des impôts sans le consentement des Etats, suggéra l'idée de vendre les offices de judicature et de faire des emprunts au clergé, montra en toute occasion un dévouement servile aux volontés de François Ier et se rendit odieux par ses malversations et son insatiable cupidité. Entré dans les ordres en 1516, il devint successivement archevêque de Sens, cardinal et légat *a latere*. C'est en cette dernière qualité qu'il sévit avec rigueur contre les réformés. Pendant la captivité du roi, il rendit quelques services en gouvernant sous le nom de la régente, et travailla à la centralisation du pouvoir en affaiblissant les parlements. On l'accuse d'avoir trop bien servi les intérêts et les haines de Louise de Savoie dans la revendication de la succession de la maison de Bourbon et d'avoir ainsi poussé le fameux connétable entre les bras de Charles-Quint. A la mort du pape Clément VII (1534), Duprat eut, dit-on, la pensée de lui succéder, et proposa au roi de contribuer pour 400,000 écus aux frais de son élection. Cette proposition, qui mettait en lumière les énormes dilapidations du ministre, fut repoussée par François Ier. Duprat en ressentit un dépit si amer, qu'il mourut peu de temps après. Il faut ajouter qu'il était attaqué d'une terrible maladie de peau qui dut servir d'auxiliaire à son chagrin. — Son fils, Guillaume, né en 1507, mort en 1560, évêque de Clermont, fonda à Paris pour les jésuites le collége de Clermont (depuis collége Louis-le-Grand).

DUPRAT (Pardoux), en latin **Pardulphus Prateius**, jurisconsulte français, né à Aubusson vers 1520, mort vers 1570. Il se fit recevoir docteur en droit et publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Amas chrestien* ou *Extraict de la poésie de Virgile accommodé au Vieil et Nouveau Testament*, en vers français (Lyon, 1557); *Lexicon juris civilis et canonici* (Lyon, 1569, in-fol.); le *Train et total règlement de practique civile et criminelle* (1577); *Practique de l'art des notaires* (Lyon, 1578, in-8°); *Théorique de l'art des notaires* (Lyon, 1578, in-8°), etc.

DUPRAT (Jean), conventionnel girondin, né à Avignon en 1763, décapité le 29 octobre 1793. Il était négociant en soieries lorsque la Révolution éclata et il en embrassa chaudement les principes, fut membre de la municipalité en 1790, et l'un des commissaires envoyés à l'Assemblée constituante pour y demander la réunion du Comtat-Venaissin à la France. Cette réunion ayant été décrétée, les Avignonnais portèrent Duprat à la mairie, et, bientôt après, l'élurent député à la Convention nationale. Dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple, mais ensuite pour la peine de mort et contre le sursis à l'exécution. Ses liaisons avec Barbaroux, Rebecqui et Mainvielle le firent comprendre dans la proscription des girondins. Il périt avec eux et montra beaucoup de courage en montant à l'échafaud. — Son frère, Louis, né à Avignon en 1756, fut un des principaux fauteurs des massacres de la Glacière (17 octobre 1791). Il se rangea avec le parti de la Montagne pendant la Terreur, combattit à l'armée d'Italie sous Scherer (1795), devint adjudant général (1797), et périt à la bataille de Ratisbonne, le 23 avril 1809.

DU PRAT (Antoine-Théodore, marquis), écrivain français, né vers 1810, mort en 1865. Il appartenait à la famille du chancelier. Le marquis Du Prat a publié, outre des articles dans le *Correspondant*, le *Bulletin du bibliophile*, le *Bulletin du bouquiniste*, etc., plusieurs ouvrages généalogiques et historiques, dont les principaux sont : *Essai sur la vie du chancelier Du Prat* (1854); *Généalogie historique de la maison Du Prat* (1857); *Souvenirs sur la vie et sur la mort de Mlle Pauline Du Prat* (1858); *Histoire d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne* (1859).

DUPRAT (Pascal), homme politique et écrivain français, né à Hagetmau (Landes) en 1815, d'une famille occupant un rang honorable dans la bourgeoisie. Il fit ses premières études à Aire, sur l'Adour, dans un collége dirigé par des prêtres. Doué d'un caractère réfléchi et laborieux, il vint à Paris, où il s'adonna tout d'abord à l'étude des langues. Connaissant à fond tous les idiomes du Midi, ainsi que les langues anciennes, dont ils dérivent, il voulut se mettre en état de lire dans les originaux les chefs-d'œuvre des écrivains du Nord. Il se rendit en Allemagne et se fit inscrire au nombre des étudiants de l'université d'Heidelberg. Il en revint sachant parfaitement l'allemand et ayant lu les écrits des penseurs qui ont exprimé leurs idées dans cette langue.

M. Duprat ne demeura pas longtemps à Paris. Son goût pour les voyages et ses tendances toujours croissantes pour les explorations scientifiques l'appelaient sur une autre partie du continent. Il accepta, en 1840, les utiles et modestes fonctions qui lui furent offertes par M. de Salvandy, de professeur d'histoire au collége royal d'Alger. En consentant à remplir un emploi public salarié, M. Duprat n'abdiqua pour cela aucune des idées libérales qu'il avait toujours professées, et en même temps qu'il donnait ses leçons d'histoire, il excitait, en expliquant les constitutions de la Grèce, de Rome et de la Commune au moyen âge, des sentiments du patriotisme le plus fervent dans l'âme des jeunes gens si facilement impressionnables à tout ce qui est beau et généreux, et il collaborait d'une manière active aux journaux la *Réforme*, la *Revue indépendante* et le *Droit*.

Ennuyé des obstacles opposés par les généraux et les gouverneurs militaires à son besoin d'investigation, il dit adieu à la terre des Scipions et des Kabyles, et revint en France, où il ne tarda pas à publier un *Essai sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1845, in-8°). Cet ouvrage, fort remarqué, devait servir de préface à un autre bien plus important, dont deux volumes ont paru, et qui n'a probablement pas été publié entièrement en raison des circonstances politiques qui sont venues peu de temps après donner une autre direction aux occupations de leur auteur.

Au commencement de 1847, M. Pascal Duprat devint directeur de la *Revue indépendante*, qui prit entre ses mains un caractère si énergiquement démocratique, qu'à la Chambre des députés un membre des centres la dénonça comme une feuille incendiaire.

C'est dans cette situation que la révolution de Février trouva M. Duprat. Le 24, il était à cette fameuse séance qui vit la chute de la royauté. Malgré le tiers-parti, il monta à la tribune, et fit le premier entendre le cri de : *Vive la République!* Puis il se rendit à l'Hôtel de ville, où il conduisit Dupont (de l'Eure). Là il eut à lutter encore contre le parti de la régence, et paya courageusement de sa personne.

Les deux premières proclamations du gouvernement provisoire furent rédigées par Duprat, mais elles ne parurent point au *Moniteur*; car MM. Marie, Crémieux et Garnier Pagès refusèrent de les signer, les trouvant trop énergiques.

Une fois la victoire populaire assurée, Duprat revint aux bureaux de la *Revue indépendante*, où se réunissaient Lamennais, Michelet, Jean Raynaud, et le lendemain paraissait le premier numéro du *Peuple constituant*, contenant le programme politique de la nouvelle feuille, signé de Lamennais et de Pascal Duprat. Lamennais en est resté le seul rédacteur jusqu'au moment où le journal cessa de paraître.

Nommé représentant du peuple par le département des Landes, M. Duprat alla s'asseoir à l'extrême gauche; mais, indépendant par nature, il se sépara de ses amis politiques dans certaines questions. C'est lui notamment qui fit décréter l'état de siége le 24 juin et confier les pouvoirs exécutifs au général Cavaignac. Il prit la parole en maintes circonstances, et prononça un discours, qui fit une grande sensation, contre le cautionnement des journaux. La presse n'a pas trouvé à l'Assemblée de défenseur plus ardent et plus convaincu que lui.

Lorsqu'il fut question de reconnaître le gouvernement révolutionnaire hongrois, le choix du gouvernement s'arrêta sur M. Duprat, qui fut même officieusement prévenu qu'il allait être nommé chargé d'affaires de la République à Pesth; mais la reconnaissance n'eut point lieu, par suite des changements qui survinrent dans le régime politique de la France.

Réélu à l'Assemblée législative, M. Duprat fit une vive opposition au président de la République, vota contre l'expédition de Rome, sans toutefois s'associer à la manifestation du Conservatoire des arts et métiers, et se prononça contre toutes les poursuites demandées contre ceux de ses collègues compromis dans cette affaire.

Au 2 décembre, il protesta contre le coup d'Etat, fut arrêté et enfermé au mont Valérien, puis à Sainte-Pélagie, et enfin compris dans le décret qui interdisait le séjour du territoire français à un certain nombre de représentants du peuple. Il se retira à Bruxelles; mais, ayant publié un livre relatif aux événements de décembre, il dut quitter la Belgique pour la Suisse, où il fut nommé professeur à l'académie de Lausanne. Plus tard il alla habiter l'Italie, où il s'est occupé de travaux économiques. Il a fondé, il y a quelques années, à Turin, un journal rédigé en français, l'*Italie nouvelle*, dans lequel il a traité exclusivement, avec un talent remarquable, toutes les grandes questions qui intéressent l'avenir financier, commercial et industriel de la Péninsule. Ajoutons que M. Duprat est un des membres les plus brillants du congrès international des sciences sociales, et que ses qualités d'orateur lui ont valu à Bruxelles, à Liége, à Gand, et récemment à Berne, de grands et légitimes succès.

De retour en France, M. Duprat a tenté de rentrer dans la vie politique active. Lors des élections générales de 1869, il s'est présenté dans la deuxième circonscription des Landes comme candidat de l'opposition au Corps législatif. Il n'obtint que 4,000 voix contre 24,000 données à son concurrent, M. Darracq, et n'eut pas plus de succès à Paris, lors des élections complémentaires de novembre 1869. En avril 1871, il a été nommé ministre plénipotentiaire à Athènes. Indépendamment de ses nombreux travaux comme journaliste et de l'ouvrage précité, on lui doit : *Timon et sa logique* (1845); les *Encyclopédistes, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence* (1865, in-18); la *Conjuration contre les petits Etats en Europe* (1867, in-18), etc.

DUPRATO (Jules-Laurent), compositeur dramatique français, né à Nîmes le 20 août 1827. Venu à Paris à l'âge de dix-sept ans, il fut admis au Conservatoire, et suivit le cours de composition de M. Leborne. En 1848, il remporta, au concours de l'Institut, le premier grand prix de composition, puis partit pour l'Italie et visita ensuite l'Allemagne. De retour à Paris, il fit représenter, en 1854, à l'Opéra-Comique, les *Trovatelles*, agréable partition en un acte, remplie de fraîcheur, de grâce et d'originalité. En 1856, *Pâquerette*, opéra-comique en un acte, fut joué au même théâtre, mais avec un moindre succès. La même année, ce compositeur donna aux Bouffes-Parisiens *Mosieu Landry*, petit ouvrage bien inspiré, qui obtint un vrai succès. En 1861, M. Duprato apporta à l'Opéra-Comique une composition conçue dans de plus larges proportions, un *Salvator Rosa* en trois actes, qui révéla son talent de compositeur dramatique. Les connaisseurs y virent une énergie peut-être un peu exagérée dans les morceaux d'ensemble, mais une verdeur et une puissance qui firent beaucoup augurer de cette tentative dans le genre sérieux. Malgré les qualités de la musique, l'œuvre, interprétée par la troupe de l'Opéra-Comique, n'obtint qu'un succès d'estime. En 1863, M. Duprato donna au même théâtre la *Déesse et le Berger*, œuvre pleine de distinction et de poésie, qui disparut de la scène après la sixième représentation dans de singulières circonstances. Ce fait, qui se présente peut-être pour la première fois, mérite d'être signalé : une dame du plus grand monde fut tellement charmée par cette partition si délicate, si idéale, qu'elle ne voulut pas laisser jouir plus longtemps de ces mélodies éthérées les oreilles vulgaires. Elle acheta à l'auteur sa partition moyennant 10,000 francs, et la *Déesse et le Berger* furent à jamais perdus pour le public. Nous espérons que M. Duprato voudra bien donner un pendant ou plutôt un remplaçant à cette œuvre, et que cette fille de son inspiration ne se laissera point enlever comme sa sœur aînée.

DUPRÉ (Jean), imprimeur français de la fin du xve siècle. Il était établi à Paris et avait la spécialité des livres liturgiques. Le premier ouvrage qu'il ait imprimé est un *Missale parisiensis Ecclesiæ ad usum Lemovicensis* (1483, in-fol.). L'impression de ce livre, qui est sur vélin, en caractères gothiques, sur deux colonnes, avec majuscules coloriées et manuscrites, ainsi que les notes de plain-chant, a été attribuée par erreur à Jean Barthon, de Limoges, qui n'était ni imprimeur ni libraire, mais évêque, et qui avait commandé ce bel ouvrage à Jean Dupré pour la cathédrale de Limoges. On cite encore de cet habile typographe : le *Missale ad usum Ecclesiæ parisiensis* (1489, in-fol.); le *Breviarium Ecclesiæ parisiensis* (1492, in-fol.), imprimé en rouge et en noir; les *Dévotes louanges à la Vierge* (1492). Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Dupré, qui imprimait à Lyon vers la même époque : la *Mer des histoires* (Lyon, 1491, 2 vol. in-fol., goth. à 2 colonnes, avec figures sur bois), et les *Lunettes des princes*, de Jean Méchinot (s. l. n. d., in-4°, goth., fig.).

DUPRÉ (Galliot), célèbre libraire-éditeur français du xvie siècle, fils du précédent. Il fut reçu imprimeur-libraire à Paris en 1512, et quarante ans après, en 1552, il exerçait encore sa profession. Il a mis en tête de ses belles et nombreuses éditions des préfaces, avis et épîtres dédicatoires. Sa marque était une *galère* ou *gallée*, avec cette légende : *Vogue la gallée*, qui faisait allusion à son prénom. La réputation et le commerce important de ce libraire furent sans doute cause que la compagnie du *Grand-Navire*, fondée en 1586 par Baptiste et Jacques Dupuis, Sébastien Nivelle et Michel Sonnius, prit pour emblème une galiote. Comme Simon Vostre et comme Antoine Vérard, ses prédécesseurs, il confia aux principaux typographes de Paris l'impression des livres qu'il a publiés. A peu d'exceptions près, ses éditions sont en caractères gothiques et décorées de gravures qu'il faisait colorier pour les exemplaires sur vélin, afin qu'ils ressemblassent davantage aux manuscrits. On cite de lui, en ce genre, une magnifique édition sur vélin, de la traduction de Flavius Josèphe, imprimée en 1530 par Nicolas Savetier, et qui est ornée de miniatures. Parmi le grand nombre d'ouvrages publiés par ce célèbre éditeur, l'un des plus curieux est le *Grand coustumier de France* (1514, in-fol.). On lui doit aussi la première édition des *Mémoires de Commines* (1524). — Galliot Dupré eut deux fils, Pierre et Galliot II, qui furent tous deux reçus libraires en 1561. Pierre a publié quelques belles éditions, parmi lesquelles on cite la traduction d'*Appien*, par Pierre de Seyssel, en 1569. Sa marque était un pré avec ce naïf distique :

Du pré Dieu fait sortir le foing
Pour le bestail qui n'a nul soing.

La famille Dupré a continué d'exercer la librairie à Paris, et s'est perpétuée jusqu'en 1775, dans la personne de Cécile-Victoire Dupré, femme du libraire Nicolas-Henri Nyon.

DUPRÉ (Jean), littérateur français, né dans le Quercy; il vivait dans la première moitié du xvie siècle. Il suivit d'abord la carrière des armes, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie et recouvra sa liberté, grâce à l'intervention de la mère de François Ier. Dupré est l'auteur d'une sorte de poëme, intitulé : le *Palais des nobles dames, lequel a treze parcelles ou chambres principales*, et publié vers 1539. Dans cet ouvrage, où l'allégorie joue un grand rôle, il fait, en un style assez correct, mais incolore, la biographie des femmes célèbres dans la mythologie et dans l'histoire ancienne et moderne.

DUPRÉ (Christophe), poëte français de la seconde moitié du xvie siècle. Il est l'auteur d'un recueil de soixante-quinze sonnets assez médiocres, intitulé les *Larmes funèbres* (Paris, 1577, in-4°).

DUPRÉ (Guillaume), sculpteur français et graveur en médailles, mort à Paris vers 1615. Le lieu et la date de sa naissance sont incertains : Mariette, dans son *Abecedario*, le dit originaire de Troyes; mais des recherches opérées dans les archives de cette ville n'ont point confirmé cette assertion, et leur résultat négatif semblerait donner raison à ceux qui prétendent qu'il est né à Paris. Il est mort dans les bâtiments du Louvre, où avait été transféré l'ancien *Moulin des étuves* de l'île du Palais (Cité), qui prit le nom de *Balancier du Louvre*, puis celui de *Monnaie des médailles*, où il ne fabriquait que des médailles, jetons et pièces de plaisir. Cet artiste a droit à une place d'honneur parmi ceux dont la France se montre fière à bon droit. C'est lui qui, le premier, appliqua l'art de la sculpture à la gravure en médailles, et il s'éleva à la hauteur des maîtres italiens de la Renaissance, dont il continua les traditions. L'abbé de Fontenay, dans son *Dictionnaire des artistes* (Paris, 1775), ne cite de lui que la statue de *Henri IV*, qui fut élevée sur le pont Neuf, sous le règne de ce prince, enlevée sous la République et replacée sous la Restauration. Encore n'avait-il fait que le cavalier, car le cheval, ouvrage du Florentin Tadda ou Tacca, avait été donné à Marie de Médicis par Cosme II, duc de Toscane, après le mariage de cette princesse avec Henri IV. G. Dupré avait dû accepter l'œuvre équestre d'un autre et y asseoir une statue qu'il fit trop petite, ce qui fit critiquer les formes développées de l'animal, trop lourd, disait-on alors, pour un cheval de bataille. Il est étrange que l'abbé de Fontenay ne parle ni des médaillons ni des médailles, ni des types monétaires de G. Dupré, qui sont restés des chefs-d'œuvre et des monuments glorieux de l'art français. D'ailleurs, les écrivains qui furent ses contemporains ont été encore moins explicites que l'abbé de Fontenay, et ils l'ont passé sous silence, comme la plupart des artistes de grande valeur de leur temps; cela s'explique peut-être par le peu de considération qui s'attachait à des peintres, sculpteurs, etc., qui s'honoraient, à cette époque, du titre de valets de chambre du roi. M. Lenormant, dans son *Trésor de numismatique et de glyptique* (Paris, 1834), a honoré tout particulièrement G. Dupré et son élève et successeur J. Varin, en isolant, dans un volume spécial, l'œuvre de ces deux grands artistes qui, doués, dit-il, d'un rare mérite et d'une fécondité non moins digne d'admiration, occupent en quelque sorte tout le champ de l'art monétaire, depuis l'époque de la Renaissance jusqu'au temps voisin du nôtre, où les bonnes traditions de l'art s'affaiblirent sous la pompeuse protection de Louis XIV. Les planches de ce volume reproduisent, à l'aide du procédé Collas, dans leur dimension primitive, les médailles et médaillons de G. Dupré, et l'on voit, par les sujets qu'il a traités et les portraits que l'on doit à son burin, qu'il a dû jouir d'une grande faveur tant auprès des souverains que des personnages les plus illustres de son temps, et que sa réputation a même dû s'étendre jusqu'en Italie.

Le 7 octobre 1604, Henri IV, qui avait été séduit par la médaille que G. Dupré avait faite, l'année précédente, à l'occasion de son mariage avec Marie de Médicis, médaille où l'artiste avait représenté le roi et la reine sous les figures de Mars et de Pallas contractant alliance, le roi, disons-nous, le nomma à l'emploi de « conducteur et contrôleur général en l'art de sculpture sur le faict des monnaies et revers d'icelles, » emploi créé par Charles IX, en 1572, au profit de Germain Pilon et de sa descendance mâle, par ordre de primogéniture. Mais cette charge était déjà détenue par Jean Pilon, un des fils de Germain, qui en avait hérité de son frère Gervais, mort en 1595. Henri IV, après avoir essayé de l'en déposséder, finit par décider, afin de mettre tout le monde d'accord, que Dupré et Pilon exerceraient ensemble l'office de contrôleur des effigies, à charge de la suppression de l'un